

LE SOUFFLE DES ACOUPHÈNES



C.L. Laurent

C.L. Laurent

Le Souffle
des acouphènes

Roman

© C.L. Laurent, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9183-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Telle est la vie des hommes. Quelques joies, très vite effacées par d'inoubliables chagrins. Il n'est pas nécessaire de le dire aux enfants...

Marcel Pagnol

Le Château de ma mère

L'art est un moyen de communiquer entre les âmes.

Paul Sérusier, « Le nabi à la barbe rutilante »

1 – La tour

Paris, 2015

L'écriture d'une histoire, disait mon grand-oncle, est toujours un voyage dont l'auteur ignore lui-même la destination...

Celle-ci avait débuté par une surdité brutale de l'oreille gauche, un événement déstabilisant me contraignant à rechercher dans tout Paris le médecin qui aurait pu me soigner. Or, après de nombreuses consultations, aucun traitement ne parvint à me guérir.

J'eus même l'impression que l'oreille interne restait un domaine peu exploré, échappant encore à certains diagnostics. Sont venus s'ajouter ensuite ces fameux sons, appelés Acouphènes, rendant le silence impossible et signifiant en grec ancien : Entendre et Apparaître.

Alors, la veille du début de l'histoire, la veille du rendez-vous du dernier espoir, j'avais fait ce rêve, dans lequel j'entendais une voix masculine avec un phrasé d'un autre temps, qui annonçait au sujet de mon oreille, lisant dans les lignes de ma main :

— *Vous n'avez rien, Madame.*

Cette voix était claire et empreinte de compassion. Mais, curieusement, je ne distinguais pas bien la personne qui s'adressait à moi, tout au plus je percevais

les contours d'une silhouette, celle d'un homme d'une quarantaine d'années, peut-être d'une autre époque, auquel je répondais, étonnée :

— *Rien ? Vous en êtes sûr ?*

Parce qu'évidemment, je ne le croyais pas. La voix reprenait :

— *Non, Madame, vous n'avez rien, mais...*

— *Mais ?*

— *Elle est triste votre main, Madame.*

Stupéfaite, je regardais l'apparence de ma main à la recherche de la tristesse dont il était question, car elle était pourtant, dans ce rêve, ornée d'un anneau fin de diamants, d'un bracelet d'or de style Art déco et bordée de la manche d'un pull vert émeraude, ce qui lui donnait toutefois un certain éclat, lequel ne pouvait être compatible avec une quelconque tristesse.

Ceci ne put convaincre la voix qui répéta encore une fois, comme un écho, imperturbable, et très clairement :

— *Elle est triste votre main. Triste, votre main, Madame.*

Je fais souvent attention aux rêves et à ce qu'ils cherchent à nous dire. Il arrivait que les miens devancent le temps. Je m'intéressais depuis toujours à l'art divinatoire du tarot, mais la chiromancie ne m'avait jamais attirée. Cet art, exercé autrefois par les diseuses de bonne aventure dans les fêtes foraines, me semblait désuet, peu fiable, c'est pourquoi sa présence dans cette scène me

surprit.

Docteur Alexandre de la Tour. Sur la liste de praticiens de bonne renommée établie par mon médecin de famille, ce nom m'avait parlé. Il était précisé à côté que ce médecin expérimentait une nouvelle méthode en faveur de certains troubles de l'oreille interne.

Le jour du rendez-vous, je m'étais d'abord fourvoyée en me rendant à une adresse opposée.

Des passants croisés au hasard de ma route avaient pris le temps de me réorienter et de me replacer sur le bon chemin.

Une fois le lieu trouvé, je n'avais pas tourné pendant des heures pour me garer : devant l'immeuble, sous la neige, il y avait un voiturier. Et alors que je m'étais avancée dans le hall, avec au centre un sapin grandiose qui clignotait, une concierge très avenante, sortie de sa loge discrètement, m'avait devancée pour ouvrir la porte vitrée avec sa clef, me dispensant ainsi de sonner à l'interphone.

Cette femme silencieuse et dévouée, à la silhouette frêle et courbée, était presque chauve, très peu apprêtée, et ses vêtements semblaient sortis d'un conte de Grimm, c'était rare dans ce quartier où toute beauté féminine était révélée par un code capillaire et vestimentaire spécifique.

J'étais donc arrivée très facilement, presque par enchantement dans cet immeuble Haussmannien situé à l'angle d'une rue montante, à un croisement, surmonté d'une tour circulaire très caractéristique de cette architecture qui faisait penser à un château.

Je m'étais glissée dans l'escalier recouvert d'un tapis rouge flamboyant et après avoir monté un, puis deux étages, j'avais poussé la porte de l'endroit sur laquelle deux noms de médecins étaient apposés.

Dans le vestibule, où un vélo d'enfant traînait, une femme souriante aux cheveux roux intense et au brushing parfait m'avait invitée à franchir une double porte recouverte de petits miroirs, j'étais alors entrée dans la salle d'attente éclairée d'une multitude de lampes éparses se réfléchissant sur ces mêmes miroirs.

De la musique classique me faisait la grâce de couvrir mes acouphènes m'amenant doucement vers une autre époque. Sur les murs, deux grandes toiles abstraites se répondaient. Sur l'une d'elles, le peintre avait travaillé la matière de telle sorte qu'elle faisait penser à des feuilles de parchemin, sur l'autre, des personnages semblant perdus évoluaient dans un espace trop grand pour eux.

Une sculpture évoquant les lignes d'un visage peu commode était posée sur la cheminée. Des fauteuils en flanelle de couleurs vives apportaient une touche contemporaine. Le tout était d'une originalité certaine.

J'ai entendu une porte se refermer, puis celle de la salle d'attente s'est ouverte, le médecin s'est présenté pour accueillir un nouveau patient, il portait un costume bleu marine à double boutonnage qui lui donnait l'allure d'un capitaine et avait une main dans la poche.

Ce fut mon tour. Un grand sourire, une bonne poignée de main, j'entrai dans le cabinet. Un autre univers. Des meubles XIX^e. Sur un côté du mur, une exposition discrète de diplômes qui rassurait. Un peu plus loin, un schéma géant de l'oreille interne qui ressemblait à un escargot du futur ou à un coquillage des mers lointaines et un autre de l'oreille externe, marqué de points en lien avec les différentes parties du corps et dans lequel, comme dans un moule fait pour lui, le dessin d'un fœtus inversé se lovait.

Je racontais ma mésaventure et la guérison qui tardait malgré les différents traitements. Il écoutait attentivement.

— Vous n'avez rien, Madame, dit-il alors en prenant connaissance des

résultats des examens. Rien de grave. Je préconise quelques séances pour rétablir votre audition que je vais tout à l'heure contrôler.

Je pris place sur un fauteuil pivotant au design étrange, il s'assit à côté, sur un tabouret à roulettes. Pour qu'un roman commence, il suffit d'un lieu, d'une question, d'un point de départ. Ce qui ne tarda pas :

— Que vous est-il arrivé pour vous arranger de cette façon ? Avez-vous subi un choc ces derniers temps ?

Une question attendue, pour me l'être aussi posée. Le médecin m'observait, l'air inquiet, fronçant les sourcils comme s'il craignait une réponse terrible, comme s'il connaissait bien les aléas de la vie et savait qu'elle pouvait être brutale parfois. Je réfléchis un court instant. Même si je n'osais pas y croire, tout avait commencé après le refus d'un roman. Rien de grave, juste décevant.

— Vous écrivez ? Des romans ? Je vous félicite ! S'exclama-t-il en regardant minutieusement à l'intérieur de mon oreille, effectuant ensuite à l'extérieur une pression à différents endroits pour y planter de façon très précise et à toute allure quelques aiguilles très courtes.

J'expliquais que j'avais fondé beaucoup d'espoir dans le dernier qui racontait l'enfance passée auprès de mon grand-oncle, un écrivain du xx^e siècle, hélas disparu.

— Qui est-ce ?

Après ma réponse, il s'arrêta net, recula son tabouret à roulettes, et, tout en croisant les bras, attentif, me demanda :

— Et... Pourquoi a-t-il été refusé ce roman ?

À vrai dire, je l'ignorais, il avait été écrit dans le désordre, il était sorti comme ça, et peut-être que personne n'avait apprécié ce désordre-là.

— Sans ordre chronologique ? Fragmenté ? Comme un éclatement de temps ! Magnifique ! Notre époque aurait-elle perdu le sens de l'imagination ?

Il se leva de son tabouret, changea de place, fit pivoter mon fauteuil de l'autre côté. De dos à la fenêtre, je me trouvais dans l'ombre, alors qu'il était face à la lumière les contours d'un personnage se présentaient :

— Moi, je suis nul en littérature !

Un personnage qui se révélait spontané à travers cette affirmation désarmante d'humilité, et comme bon nombre de personnes découragées par le monument écrasant des livres et des auteurs, semblait placer les lettres à un rang inaccessible qui l'en éloignait, alors qu'elles étaient simplement là pour lui parler.

— C'est impossible, la littérature, ce sont juste des histoires, vous aimez les histoires ?

Avant d'être dans les livres, les histoires étaient dans la vie. Elles étaient même la vie. Nos existences en étaient bardées. Les patients ne venaient-ils pas, dans ce lieu, avec l'histoire de leurs maux en tout genre ? Des histoires de littérature en somme, sûrement dans leur vie des événements qui avaient mal tourné et qui résonnaient peut-être sur leur santé. Il reprit :

— En cas de grand stress, le liquide de l'oreille interne subit une pression, la